

ESSAI

Sport: maudite drogue!

Page F 5



EXPOSITION

Vitrines du désarroi
ferronien

Page F 6

◆ LE DEVOIR ◆

LIVRES

CAHIER
F

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE - ENTRETIEN

Louis Hamelin, PRÉDATEUR MALGRE LUI

*Avec Sauvages, l'écrivain
publie un premier recueil
de nouvelles, fortes et
sensibles*

CHRISTIAN DESMEULES

Chemise à carreaux et «falle à l'air» par un froid de février, il semble, à quelques heures d'un lancement qui l'énerve un peu, avoir tout son temps pour discuter, de son premier recueil de nouvelles, de bons et de mauvais livres, de critique littéraire, de maturité, d'espaces horizontaux et d'Amérindiens déracinés.

En 1989, il connaissait la consécration immédiate avec un premier roman percutant et verbomoteur, *La Rage*, encensé de tous côtés. De *Cowboy à Betsi Larousse* (XYZ, 1992 et 1994) en passant par *Le Soleil des gouffres* (Boréal, 1996), le rythme des publications s'est depuis considérablement ralenti. Neuf livres et 17 ans plus tard, à 46 ans, fraîchement descendu de l'Abitibi où il habite depuis quelques années, Louis Hamelin nous donne de ses nouvelles. *Sauvages*, ce sont dix nouvelles, dix histoires courtes lentement roulées entre ses paumes. Des mots précis qui creusent sous les silences à la façon de Carver ou de Hemingway. Peut-être son livre le plus personnel.

Parti en Abitibi il y a cinq ans pour voir s'il s'y trouvait, il prévoit aujourd'hui regagner lentement la «civilisation». «Je ne me suis peut-être pas trouvé là-bas», dira-t-il un peu à la blague, mais j'ai trouvé quelqu'un qui me ressemblait pas mal. Chose certaine, Louis Hamelin semble y avoir fait la rencontre de son double littéraire, Samuel Nihilo, sorte de cousin germain du Sal Paradise de Kerouac, un alter ego qui offre à cet écrivain humble et timide le confort d'un masque derrière lequel les lecteurs pourront quand même le reconnaître. Plusieurs des nouvelles de *Sauvages* font d'ailleurs la part belle à ce «voleur de vie».

Un poète du nord de l'Ontario perdu dans le quartier Centre-Sud (*Bonjour l'air*), des histoires d'Indiens (*Wabush* et *Le monde de Jacob*), des amours qui se font et se défont (*My, Mattawa* ou *l'homme qui était mort, Cycle*). Quelques errances perchées «à 600 kilomètres et quelques poussières d'or au nord-ouest de Montréal», au bord du lac Kaganoma — l'ancien nom algonquin du lac Vaudray, où Louis Hamelin a passé ces dernières années. Une suite de rendez-vous manqués, d'absences, de fuites. Et un retour aux sources en forme d'adieux anticipés (*Regarde comme il faut*). Les sauvages de Louis Hamelin habitent tous un peu en bordure du monde, insaisissables et nostalgiques.

Fin de l'innocence

À propos de la dernière nouvelle, intitulée *Regarde comme il faut*, ouvertement autobiographique et surtout très touchante, où un fils revient donner un coup de main à ses parents pour fermer le chalet familial: «Je tenais à terminer avec cette histoire-là, confie l'écrivain, parce que les autres histoires parlent à peu près toutes de minifuites, de routes et d'errance, de personnages toujours un peu dérotés ou déstabilisés. Ce retour au lieu de la naissance, j'y tenais. Parce qu'il y a toujours, il me semble, un lieu à partir duquel on écrit, on parle, on s'exprime. Je ne crois pas vraiment au déracinement.» Pour rappeler aussi que l'on est toujours, même à quarante ans, l'enfant de ses parents. Et que nos parents, un jour, peut-être bientôt, ne seront plus là.

La littérature, c'est aussi à ses yeux la possibilité de se réinventer, de vaincre le temps, de dépasser sa propre biologie. A-t-il l'impression, à travers ses dix nouvelles, de s'être lui-même réinventé? «Je me suis certainement regardé avec plus de lucidité que d'habitude, reconnaît-il. Depuis mes derniers romans, surtout depuis *Le Joueur de flûte*, j'ai un peu quitté la glorieuse arrogance de ma jeunesse,

VOIR PAGE F 2: HAMELIN

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

LIVRES

EN APARTÉ

De l'inconvénient d'être mort



Jean-François Nadeau

Depuis sa fondation, la revue *L'inconvénient* donne à lire des textes solides de bonnes plumes. On peut y lire des écrivains tels Ook Chung, Yvon Rivard, Louis Hamelin, Pierre Vadeboncoeur, François Ricard ou Lakis Proguidis. Ce n'est pas rien, en dépit du fait que les thématiques des numéros puissent faire sourire un peu, du moins à l'occasion.

Le numéro du printemps s'intitulait par exemple «*Pourquoi penser?*». Il fallait y songer... Pourquoi, en effet, faut-il penser? Question grave. Urgente. Décisive. Question à laquelle personne n'avait sans doute réfléchi avant puisque la revue, comme elle l'affirme sans rire, lève «*le voile*», d'un point de vue littéraire, sur «*les conceptions courantes, les consensus, les errements et les non-dits de notre société*». Rien de moins.

Dans *L'inconvénient*, le paradoxe de la question qui sert de thème à chaque numéro, question presque toujours posée de façon indirecte, marque une façon bizarrement allusive de mettre en place des argumentations en partie entendues d'avance. En un mot, la revue est parfois un peu lourde,

comme si le plaisir de jongler avec des enclumes donnait à certains auteurs le plaisir de se croire aériens, voire divins.

Mais la drôlerie relative de cette approche est vite oubliée dès lors qu'on se penche sur certains des textes de la revue: sérieux, comme je le disais, solides et denses. Dans ce numéro intitulé «*Pourquoi penser?*», on trouvait ainsi à lire un très beau texte de la regrettée Susan Sontag qui invite à la fréquentation de la littérature en faisant en sorte de pouvoir vivre dans un monde où il est encore possible «*d'être exalté et influencé par Dostoïevski, Tolstoï ou Tchekhov*».

Le plus récent numéro de *L'inconvénient* est paru juste avant Noël, alors que se terminait une très faste année de célébrations internationales diverses pour souligner le 400^e anniversaire de la publication de *Don Quichotte*. Le numéro s'intitule «*L'occultation de Cervantès*». L'occultation?

Dès 1713, rappelle Jean Canavaggio dans *Don Quichotte du livre au mythe* (Fayard), le héros de Cervantès est, dans l'univers français, «*dans les mains de tout le monde*». Il ajoute qu'«*il n'y a guère de sujet plus connu*... C'était il y a trois siècles. En quatre, *Don Quichotte* est passé de livres en images, de théâtres en ballets, de l'écran noir et blanc jusqu'à celui de la couleur. Voilà une forme d'occultation en vérité très singulière...»

Dans *Les Vies de Cervantès*, une prodigieuse bio-

graphie d'Andrés Trapiello publiée aux Éditions Buchet/Chastel, l'écrivain rappelle la somme inouïe de livres et de représentations liés à Cervantès, auteur qui évoque d'ailleurs à lui seul toute la langue espagnole. «*Cervantès, écrit-il, possède autant de vies qu'on veut bien raconter, et il en circule par centaines. [...] Lorsqu'on a lu une douzaine de livres parmi le nombre infini écrit sur Cervantès, on a l'impression paradoxale qu'il n'y a rien qui n'ait déjà été dit sur l'auteur et qu'il reste pourtant tout à dire.*»

Sous la plume de Leacock, c'est toute une société qui se trouve finement disséquée jusqu'à apparaître dans toute la lumière de ses travers

Une occultation de Cervantès existerait-elle en ce sens? Pourquoi pas... Chose certaine, on voit tout de suite le potentiel énorme d'autres thématiques de la même farine pour donner un fond de commerce à une revue sérieuse. On pourrait ainsi songer à «*l'occultation de Shakespeare*» ou encore à «*l'occultation de Molière*».

Du côté de l'occultation, on pourrait aussi daigner se pencher enfin, avec moins de sérieux peut-être, sur un fantôme de l'université McGill ayant pour nom Stephen Leacock (1869-1944). Ce bon Canadien écrivit des traités d'un mortel ennui, dont les inoubliables *Éléments de science politique* (1906) et *Notre empire britannique* (1940). Mais il fut surtout un des critiques les plus fins de la société très britannique de son époque.

«*Stephen Leacock est un des types les plus drôles que je connaisse*», disait Groucho Marx qui, en ce domaine,

en connaissait un vaste rayon. Dans ses histoires les plus célèbres, Leacock montre de façon désopilante les travers de la littérature russe, du roman d'aventure anglais, des histoires d'amour creuses ou l'exercice des privilèges accordés à des professions qui n'en méritent peut-être pas tant. Sous sa plume, c'est toute une société qui se trouve finement disséquée jusqu'à apparaître dans toute la lumière de ses travers.

S'il fut une gloire des lettres canadiennes-anglaises, Leacock demeure, hélas, très peu connu au Québec. Bien qu'il ait été traduit et publié à l'occasion en France, il n'a été publié en français à Montréal, sa ville, qu'à deux reprises. Et encore le fut-il discrètement, à la toute fin du sombre XX^e siècle, grâce aux efforts louables de Michel Saint-Germain et d'Élise de Bellefeuille.

On prend bien toute la mesure de l'ignorance du monde francophone pour Leacock lorsqu'un écrivain parisien à la mode, Frédéric Beigbeder, s'évite de traiter vraiment de l'œuvre de l'écrivain en affirmant plutôt, dans une pirouette ridicule dont il a le secret, que «*tout livre avec un dessin de Glen Baxter en couverture est nécessairement un chef-d'œuvre!*»

Intelligents, drôles, cyniques, *L'île de la tentation* et *Le Plombier kidnappé*, tous deux fort bien traduits par Thierry Beauchamp aux Éditions Le Dilettante, constituent pourtant un bonheur de lecture. A moins que vous n'ayez jamais lu les aventures de don Quichotte de la Manche ou l'œuvre de Susan Sontag, que voulez-vous de plus pour vous moquer d'un mauvais hiver?

jfnadeau@ledevoir.com

LITTÉRATURE JEUNESSE

Pour l'amour de Noémie

ANNE MICHAUD

L'auteur pour enfants Gilles Tibo aime les histoires d'amour! Suffisamment en tout cas pour avoir écrit deux romans jeunesse qui ont un petit goût de Saint-Valentin.

Noémie - Le grand amour (Québec Amérique) est le quinzième tome des aventures de la pétillante Noémie, et cette fois la jeune héroïne est aux prises avec les tourments de l'amour... En fait, Noémie a un amoureux secret qui lui écrit des billets doux! Elle en est toute bouleversée et même un peu fiévreuse. Heureusement que mamie Lumbago est là pour lui donner des conseils et l'aider à résoudre ce mystère!

Mais seule Noémie pourra décider, lorsqu'elle saura qui se cache derrière ces petits billets tendres, si elle est prête pour l'amour...

Pour Marie, la question est réglée: elle aime Mathieu! Et, heureusement, Mathieu aime Marie! Nos deux jeunes tourtereaux rougissent en se regardant, se tiennent par la main pour rentrer de la récré et vont même jusqu'à échanger un baiser! *Bisou et chocolat* (Dominique et compagnie) raconte l'adorable histoire d'un amour de cour d'école qui rappellera bien des souvenirs aux parents qui n'ont pas oublié qu'ils ont déjà été petits et amoureux eux aussi!

Collaboratrice du Devoir

ÉCHOS

Autre hommage à Michel van Schendel

À l'initiative du département d'études françaises de l'Université du Québec à Montréal, un ultime

hommage à Michel van Schendel, décédé en octobre dernier, réunira les témoignages d'amis écrivains et de collègues, à la Galerie de l'UQAM (pavillon Judith-Jasmin, 1400, rue Berri, Montréal, salle J-R120) le lundi 13 février à 17h30. Le poète et homme d'engagement fut l'un des premiers au

Québec à enseigner la littérature québécoise. Un fonds de bourses Michel van Schendel a d'ailleurs été créé, dont l'objectif est de venir en aide aux étudiants et étudiantes désirant se consacrer à la littérature. - *Le Devoir*

L'amour en revue

Dans son prochain numéro, qui sort au lendemain de la Saint-Valentin, la revue de poésie *Estuaire* explore «*le trouble de l'amour*», comme l'annonce le titre d'un des poèmes, de son émergence balbutiante à ses tempêtes, en passant par ses vertiges. Les poètes François Charron, Louis Cornélius, qui écrit dans nos pages, Gilles Cyr, Thierry Dimanche, Pierre DesRuisseaux, Serge Lamothe, Diane-Ischa Ross et Alexandre Trudel sondent à leur manière ce petit supplément d'existence qui remue le cœur et l'âme. - *Le Devoir*

SUITE DE LA PAGE F 1

celle de La Rage, par exemple. Et cette réinvention, elle a forcément aussi passé par le choix de la forme courte. Mais la plupart de ces histoires-là auraient aussi pu donner un roman de 120 pages, j'en suis convaincu.»

«*Telescopage, descriptions minimales des lieux et des personnages: la nouvelle relève aussi d'un rapport différent à la langue, et le choix de la nouvelle, avoué-t-il, l'a aussi libéré de certaines contraintes liées au roman. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir plusieurs projets romanesques en chantier.*»

Et contrairement aux premiers livres, «*qui poussent plus pour sortir*», il a l'impression que son œuvre devient avec le temps plus réflexive, «*moins innocente*» et plus critique. Plus mature? «*Ça ressemble à ça*», concède-t-il en riant.

Peut-être que l'exercice soutenu de la critique littéraire a aussi contribué à cette perte d'innocence de l'écrivain? Chroniqueur au cahier *Livres du Devoir* depuis 1999, particulièrement attentif à la production littéraire américaine et canadienne-anglaise, Louis Hamelin avoue qu'au fil des années, ces rendez-vous réguliers ont surtout fait de lui un meilleur lecteur. «*Je dirais même que c'est presque devenu pour moi, aujourd'hui, plus important de lire que d'écrire des œuvres de fiction. J'aime beaucoup ce rôle de premier lecteur, de passeur, et je crois que, dans la situation actuelle de la littérature, il faut produire davantage de bons lecteurs. Parce qu'un livre n'existe pas s'il n'est pas lu.*» Une façon d'être engagé: «*Nous avons besoin des écrivains pour redonner leur vrai poids aux mots.*»

Et en fait de poids des mots, Louis Hamelin a plus que jamais

HAMELIN



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Louis Hamelin

le doigt d'un orfèvre. Chacune des nouvelles de *Sauvages* y est portée par une écriture visuelle et un adjectif qui épingle: précis, évocateur, sans merci. Un regard de poète, capable de donner à une débusqueuse, perdue entre un ciel bleu et quelques touffes d'épinettes rabougries, la silhouette d'un insecte prenant son envol.

La triste vengeance de l'écrivain

Quelque part entre le don et le vol de grands chemins, la littérature reste avant tout pour lui une façon d'appréhender le monde. *Wabush*, l'histoire d'un «*Survivant-amérindien recueilli par une famille de Ville Jacques-Cartier, en est un bon exemple, puisqu'elle lui a été littéralement «donnée» par un homme rencontré dans un bar il y a quelques années. J'avais trouvé ce geste très touchant, raconte-t-il, et ça dit à mon sens quelque chose de vrai sur la littérature, où il y a toujours, côte à côte, cette idée de don et de prédation.*»

«*Est-ce que la littérature permet de s'immerger dans la vie des autres?*», se demande Louis Hamelin. Poser la question de cette façon, en publiant ces histoires-là, inventées, glanées ou impudiques, c'est sans doute du même coup y répondre. «*Idéalement, l'écrivain*

doit être capable de se faire invisible. Parce que pour décrire, il faut se retirer. Et je peux me rendre compte aujourd'hui qu'il existe un trait commun à plusieurs de mes livres: l'effacement du héros. Être embusqué, selon moi, c'est la position idéale du narrateur.» Et donc de l'écrivain.

«*C'est une sorte de paradoxe, poursuit Louis Hamelin, une importante question de choix à faire. Je me souviens que, lorsque j'étais à l'UQAM, j'avais un colocataire qui voulait lui aussi écrire. Mais il était tellement immergé dans les amours, les amitiés, la vie, qu'il était incapable de le faire. Il n'avait pas de recul... Alors que pour écrire il faut être forcément un peu déphasé, en désaccord par rapport à la réalité. Au sens musical du terme.*» D'ou, peut-être, sa fascination de toujours pour les êtres ou les personnages de bavards et d'extravertis qui donnent l'impression de vivre en symbiose parfaite avec leur milieu, qui habitent constamment leurs sensations, leurs perceptions, leur vie. «*Quelqu'un qui est comme ça n'a pas besoin d'écrire, j'en suis convaincu, dit-il. Je pense qu'il est impossible d'écrire sans nostalgie. Et avec les années, je comprends exactement pourquoi je suis devenu écrivain.*»

«*Pour moi, le romancier est celui qui donne une cohérence à sa vie, mais qui le fait un peu toujours en décalage, en retard par rapport à son destin.*» Quelque chose, en somme, comme la triste vengeance de l'écrivain, avec qui tout finit dans un livre. A sa façon.

Et Louis Hamelin est un écrivain capable de refaire son monde. Un écrivain capable, en deux ou trois coups de cuillère à pot, de faire entrer tout un univers dans une bouteille. Avec tous ses silences, ses failles et ses malaises, sa générosité et sa cruauté, l'air immense du Nord-Ouest, un mégot de cigarette qui se consume entre deux doigts. Du grand art.

Collaborateur du Devoir

SAUVAGES

Louis Hamelin

Boréal

Montréal, 2006, 296 pages

LE POÈTE EN EXIL
DES MOTS ET DES SONS

JEUDI 16 février, 19h 30



Lecture-concert inspirée par la Russie

avec l'écrivain Jacques Garneau et la violoniste Tatiana Smirnova

Maison des écrivains
3492, avenue Laval, Montréal
☎ SherbrookeEntrée gratuite. Réservation obligatoire
Renseignements: (514) 849-8540
www.uneq.qc.caUNEQ
Union des écrivains et des écrivaines québécoisesCONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL

Rencontre avec

Fabien MÉNAR

autour de son dernier roman

Le Musée des introuvables

Jeudi 16 février à 19h00

R.S.V.P. 337-4088 poste 213



Jeudi 16 février à 19h00

R.S.V.P. 337-4088 poste 213

Librairie Monet

2752, de Salaberry - Galeries Normandie

Montréal, Qc H3M 1L3

(514) 337-4083

www.LibrairieMonet.com



photo: Martine Doyon

Olivieri
librairie • bistro

Olivieri
Au cœur de la littérature

Lundi 13 fév. à 19 heures

Entrée libre
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP: 739-3639

Dans le cadre des Lundis du CRILCQ, Université de Montréal

Causerie avec

Nelly Arcan
Folle

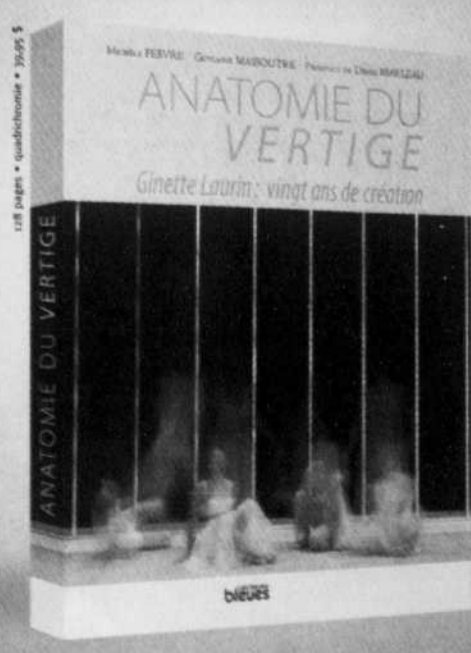
Nelly Arcan s'est imposée dans le paysage de la littérature québécoise dès son premier roman, *Putain*. (Seuil 2001). Acclamée par la critique française et québécoise pour son écriture sombre, spontanée, essoufflante mais pourtant fort travaillée, Nelly Arcan surprend une fois de plus le monde littéraire avec la parution, en 2004, de son second roman, *Folle*.

ANIMATRICE: Catherine Mavrikakis

Avec le soutien du Conseil des Arts du Canada

Pour des heures

S'enchantement...

Michèle Febvre, Guyline Massoutre
prologue de Denis MarleauANATOMIE DU VERTIGE
GINETTE LAURIN: vingt ans de création

www.heuresbleues.com

C.P. 219, Succ. De Lorimier • Montréal H2H 2H6

LES HEURES BLEUES

LITTÉRATURE

D'amour et d'ombre



Suzanne Giguère

De *La Rivière du loup*, on retiendra avant tout la grande beauté formelle. Le roman, d'un désespoir fou et d'une sensualité dévorante, raconte l'histoire d'un amour filial sublimé et rédempteur. Ce récit d'amour poignant et singulier, empreint d'une extrême finesse psychologique et d'une grande force émotionnelle, met en scène un garçon de quinze ans déterminé et prêt à tout pour sauver ses rêves. On pense au petit personnage d'Howard Buten (*Le Cœur sous le rouleau compresseur*), qui transforme ses rêves en symptômes cliniques et son amour en attentat. *La Rivière du loup* est un roman sur la souffrance de vivre fragmentée à travers des personnages en quête d'amour, d'autant plus attachants qu'ils sont blessés.

Don Quichotte

Face de lune (désigné ainsi par son pire ennemi, un copain de classe) vit retransché avec son père dans un taudis de misère, à la campagne. L'homme vieillit et usé, malade, au cerveau fêlé et embrouillé, ne s'est pas remis du départ de sa femme. Quand elle l'a quitté, un feu d'artifice a éclaté dans sa tête, laissant ses désirs délirants et son amour fougueux en miettes. Déséquilibré, brutal, impulsif, il fend dans un moment de folie le front de son fils avec sa faux. Il oublie ce mouvement de fureur, s'étonne de voir une plaie large et béante à son front. La seule pensée d'avoir pu un jour le frapper lui est insupportable.

Une travailleuse sociale alertée par le cas de ce garçon vivant dans un état d'extrême indigence auprès d'un père diminué qui le menace de sa violence et nuit à son développement physique et mental, veut le sortir de ce taudis et le confier à sa mère. Elle voit son travail entravé par la tendresse filiale et l'attachement inconditionnel de l'adolescent pour son père désaccordé. «*Ce pauvre type, tout amoché de corps et d'esprit soit-il, est mon père pour le meilleur et pour le pire [...] je l'aime et il est plus que légitime de prendre sa défense envers et contre tous.*» L'amour sert de garde-fou aux tumultes de la vie de son père, de borne à sa souffrance et à sa rage d'homme révolté.

Doux et réservé, Face de lune possède un appétit de vivre insatiable. Heureux — «*je suis né comblé*» —, il se bute à l'incompréhension de son entourage qui trouve son bonheur suspect: «*Cette aptitude étonnante de l'Homme à tout détruire autour pour après reconstruire et ne se créer somme toute que des malheurs plus grands que nature, mais pourquoi donc au juste?*» Et si l'être humain était incapable de

supporter tant de bonheur? s'interroge l'adolescent.

Pour protéger ses rêves, échapper à la réalité insoutenable, le garçon s'invente un monde imaginaire avec des histoires de preux chevalier. Coiffé d'une vieille chaudière rouillée, enroulé dans une couverture rouge, armé d'un bout de métal, caché derrière le couvercle cabossé d'une poubelle, il tente de convaincre la travailleuse sociale de la beauté de son royaume de liberté. Déguisé en don Quichotte, il lui raconte ses chevauchées avec sa jument Estelle sous la pleine lune.

Une étrange relation se noue entre eux. L'intelligence du fils, sa perspicacité lui permet de détecter les failles de l'intervenante. Il joue sur ses cordes sensibles, abat ses défenses et la neutralise. La protectrice se dévoile: nous découvrons une femme tourmentée doutant de tout et surtout d'elle-même, dont la vie de couple se fissure de partout et menace de s'effondrer.

Une styliste

Tout l'art et la particularité de la romancière s'affirment dans les subtils glissements qui nous font entrevoir les détresses affectives des personnages. Chaque description, chaque esquisse de personnage, chaque détail physique et psychologique est fort d'une étrange profondeur. Dans une narration à relais, polyphonique, nous faisons la connaissance de Eueee, la fille bégue dont Face de lune tombe amoureux, sa mère camée et instable, «*fragile comme du verre*», le copain de classe fanfaron et vantard avec sa souffrance de garçon nant, plein de révolte et de colère sourde, la voisine trébuchée par le père de Face de lune, qui s'est fabriqué une carapace de froideur et de sévérité pour se protéger des autres et d'elle-même.

Andrée Laberge a-t-elle totalement inventé ces personnages? Il est difficile de décrire ce monde de souffrance avec des accents de vérité si on n'y a pas mis les pieds soi-même. Docteur en épidémiologie et chercheuse en santé publique, la romancière a travaillé plusieurs années auprès de personnes en difficulté. Son écriture minutieuse, expressive, sensuelle console de la tristesse de ces vies pleines d'inachèvement.

A charge pour le lecteur d'accompagner, de déplier, de lire dans les deux existences divergentes l'histoire d'un amour filial irrésistible. «*Ce qu'on fait par amour s'accomplit toujours par-delà le bien et le mal*», écrit Nietzsche. *La Rivière du loup* nous aide à réfléchir au sens de la vie et à l'acceptation de la différence. Saluons la splendeur des mots qui permettent d'en faire le récit. Le troisième roman d'Andrée Laberge est une œuvre sensible, déchirante, troublante, d'une grande intensité. L'œuvre d'une styliste qui travaille sa prose sans relâche.

Collaboratrice du Devoir

LA RIVIÈRE DU LOUP

Andrée Laberge
XYZ éditeur
Montréal, 2006, 248 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Galaxie familiale

MARIE LABRECQUE

Du système solaire à l'existence anecdotique d'un individu: le quatrième roman de Jean-François Chassay couvre un large spectre. Le brillant auteur de *L'Angle mort* (Borel, 2002) y installe un univers riche et complexe, où se juxtaposent des considérations sur la science, un regard assez décapant sur l'histoire de la Nouvelle-France, de féroces critiques de certains travers de la société contemporaine. Et une généalogie familiale complètement folle.

Charles Bodry, le narrateur du roman, est un astrophysicien qui étudie les taches solaires. La mort a décimé tôt son entourage: une sœur décédée très jeune, des parents prématurément disparus. La découverte d'une tante elle aussi fauchée à un âge tendre, dont il n'avait jamais entendu parler, l'amène à entreprendre une enquête sur son passé.

Il remonte ainsi une histoire qui est aussi celle de ceux qui l'ont précédé, de Montréal, de sa famille. À commencer par un certain Jean Beaudry, débarqué dans le Nouveau Monde en 1755, avec le rêve de devenir l'émule de son idole Pierre — Paul Riquet —, le concepteur du canal du Midi. Doué d'une faculté de prescience qui lui fournit des images de l'avenir, il est ébloui par la vision d'une voie navigable vers l'ouest, le canal de Lachine. Mais l'opiniâtre ingénieur a beau tanner tous les habitants de la Nouvelle-France avec son ambitieux projet, personne ne l'écoute.

Poussé par ses visions, Jean Beaudry quitte femme et enfants pour la Louisiane lorsque la France perd la colonie aux mains des Anglais. Harcelant cette fois encore ses concitoyens pour construire son canal à La Nouvelle-Orléans, il y fonde un second foyer. Son retour à Montréal, plusieurs années plus tard, aura des conséquences inattendues...

Son lointain descendant, Charles Bodry, découvre alors une grotesque malédiction pesant sur la lignée familiale. Une loi du talion qui, appliquée de génération en génération, fait que l'histoire hoquette de manière totalement absurde chez les Beaudry. Et comme tous ces bras vengeurs et victimes expiatoires se nomment pareillement Jean Beaudry, on a droit à de délirantes débauches d'homonymes dans la même phrase. Ionesco n'est pas très loin...

Racontant en parallèle son propre récit personnel — «*pour qu'on puisse sentir mon ombre à côté, dans les autres chapitres, ceux qui constituent l'histoire qui conduit à moi*» —, le narrateur reconstitue ici une longue histoire bâtie à l'origine sur un mythe mensonger, et truffée de secrets. Un récit qui ne peut être que partiel, sujet à l'interprétation. «*Mais le passé*

ne peut être la vérité. [...] Face au passé, la nature n'existe plus: ne reste que le récit qu'on peut en faire, une nébuleuse d'histoires et de rêves évanouis, un amas de fragments émouvants qui deviennent trop fréquemment insignifiants lorsqu'on cherche à en dresser l'image exacte, complète. Reste moi qui raconte, et comment raconter honnêtement sans être témoin?»

Les planètes servent de métaphore au récit, donnant d'ailleurs leurs noms aux différents chapitres. La savante construction du roman déconcerte un peu et peut paraître décousue au premier abord, en raison de nombreuses digressions. Amoureux des chiffres et de la science, ennemi de la bêtise nouvel-âgeuse, le narrateur n'y ménage pas les réjouissances — le plaisir d'écrire est probant — piques. Il se livre notamment à une charge contre l'aversion que manifeste notre époque envers la raison. Et à un véritable éloge de la haine. «*Évidemment je déteste le Québec, profondément, de tout mon être. Un individu sensé ne peut que détester le lieu qui l'a engendré et le maintient cloué au sol quand le ciel n'en peut plus de l'appeler. [...] La haine de son pays est l'attitude la plus saine que puisse vivre un individu, la preuve même de son existence.*»

Pourtant, on n'échappe pas à l'orbite familiale. Roman sur la filiation, *Les Taches solaires* démontre, jusqu'à l'absurde, comment nous sommes connectés les uns aux autres, et que c'est à travers les autres que notre existence a du sens. «*Sans le passé, on n'est rien*», affirme Charles Bodry. Petit Galilée rappelant que nous ne sommes pas le centre de l'univers, il replace son histoire personnelle dans une continuité, une lignée. À l'encontre du moi hypertrophié de notre époque narcissique, il évoque toute cette galaxie de morts, d'ancêtres, qui constitue un être humain, le situe dans le temps et dans l'univers.

«*Il faut apprendre à sortir de soi, à s'aliéner complètement pour parvenir à comprendre tout ce que l'on représente. Nous sommes, chacun d'entre nous, un immense réseau de récits, nous participons à des masses d'événements historiques, nous explosons sans cesse au cœur d'une formidable narration qui refuse de s'éteindre [...]*»

Il y a là quelque chose de rassurant. N'est-ce pas, après tout, notre seul rempart contre la mort?

Collaboratrice du Devoir

LES TACHES SOLAIRES

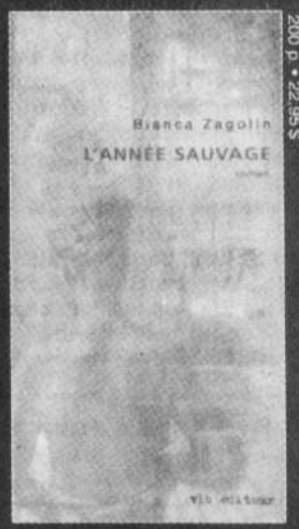
Jean-François Chassay
Borel
Montréal, 2006, 366 pages



L'ANNÉE SAUVAGE de Bianca Zagolin

Une histoire dense et pleine d'émotion dans un village des Cantons de l'Est, écrite par une auteure qui excelle à faire se croiser des destins qui ne se ressemblent pas.

LE LANCEMENT AURA LIEU LE JEUDI 16 FÉVRIER À 17 H 30, À LA LIBRAIRIE GALLIMARD, SITUÉE AU 3700, BOUL. SAINT-LAURENT, À MONTRÉAL. Tél.: (514) 499-2012



vib éditeur
www.vib.com

Gallimard

Les conseils de vos libraires indépendants

BI BOP T.3 : PLEIN LA BOUILLE

Raymond Parent, Les 400 coups, 14,95\$

Las d'être emprisonné dans de petites cases carrées, Bi Bop le bouillant canard se révolte contre son créateur. Dans cet amusant jeu sur les codes du médium, Parent prend littéralement part à la comédie... et en prend pour son rhume!

Eric Bouchard librairie Monet (Montréal)



MAMERLOR. CHRONIQUES AUTOUR D'UN Q-TIP

Réjean Bonenfant, D'Art le Sabord, 19,95\$

Ce récit bref, chronique d'une vie, réussit son pari, celui de rendre hommage à Mamerlor, une femme et une mère aimante, fière et généreuse. Un livre parfait!

René Paquin librairie Clément Morin (Trois-Rivières)



LA FABRICATION DE L'AUBE

Jean-François Beauchemin, Québec Amérique, 16,95\$

Un grand bonheur de lecture que ce récit autobiographique d'un Beauchemin qui a flôlé la mort, à l'été 2004. Une expérience rédemptrice dont le partage avec le lecteur traduit une grande générosité et une émotion certaine.

Yves Guillet librairie Le Fureteur (Saint-Lambert)



MORPHOSES

Gilles Jobidon, l'Hexagone, 14,95\$

La liberté d'écriture des esquisses poétiques de Jobidon nous porte avec « ce qu'il faut d'âme » au-delà de la surface des choses, dans les mouvements tortueux de la métamorphose humaine. Sensible et vibrant!

Annie Mercier librairie Pantoute (Québec)



CARNETS DE LETTRES GOURMANDES

Nane Couzier, calligraphies de Yannick Durand, Les heures bleues, 19,95\$

Le dévoilement imprévu d'une symbolique alphabétique nous fait découvrir des sentiments inattendus; mais bel et bien ancrés en chacun de nous. Une brillante exploration!

Sophie Lapointe librairie Les Bouquinistes (Chicoutimi)

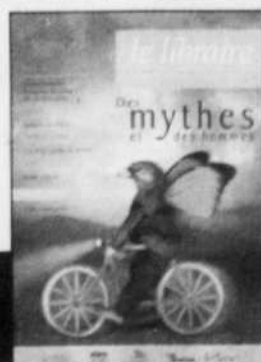


le libraire

Bimestriel littéraire gratuit

www.lelibraire.org

Maintenant disponible



Des mythes et des hommes

Libraire d'un jour
Gilles Gougeon
Poésie
Assurer la relève

Une réalisation des librairies indépendantes :

Avec l'aide de Patrimoine Canada



Collection

SOCIOLOGIE CONTEMPORAINE
dirigée par Daniel Mercure

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Passage de la modernité
Les intellectuels québécois et leurs revues (1778-2004)
2^e édition

Andrée Fortin
ISBN 2-7637-8241-8
456 pages • 40 \$

Mondialisation et bien-être

John F. Helliwell
Traduit de l'anglais par Michel Buttiers
ISBN 2-7637-8152-7
120 pages • 20 \$

Comprendre la complexité

Introduction à La Méthode d'Edgar Morin. 2^e édition.
Nouvelle préface d'Edgar Morin

Robin Fortin
ISBN 2-7637-8259-0
296 pages • 35 \$

Les Éditions PUL-IQRC
Tél. (418) 656-2131 poste 10996 • Téléc. (418) 656-3305
Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

LITTÉRATURE

Qui vive? Pierre Péju y répond.

GUYLAINE MASSOUTRE

Comment parler de la souffrance héritée des horreurs de la guerre? Conçoit-on ce qu'a engendré le nazisme en Allemagne et ce qu'il en résulte encore, soixante ans après la fin du conflit? Pierre Péju est catégorique: on peut être à la fois bourreau et victime. A voir les entailles mal cicatrisées dans l'identité de certains êtres, il faut remonter jusqu'aux exactions d'ouï tout découle. Force est de constater: ceux qui bafouèrent les principes éthiques fondamentaux ont appliqué le fer de la honte sur ceux qui les ont cotoyés. Rien ne saurait l'effacer.

C'est à cette question grave de la transmission, d'une complexité inouïe, que se rapporte *Le Rire de l'ogre*. Péju, philosophe, est un spécialiste du romantisme allemand; il a bâti une œuvre d'une grande humanité, publiée principalement chez Gallimard et chez José Corti. Qu'on se souvienne de ses écrits sur la psyché des enfants et sur la paternité, *La Petite Chartreuse* et *Naissances*.

Du côté allemand

Péju aime se confronter aux tabous: les conséquences de la criminalité perverse et odieuse des nazis en sont un. Parler d'un héritage provoque de vives réactions. Comme certains écrivains et cinéastes allemands, polonais ou français, il s'attaque courageusement: «*Monuments de neige. Commémoration vaine. Souvenirs mort-nés. Et la mémoire comme une vapeur passagère qui se dissipe. La recherche anxieuse et minutieuse de ce qui fut s'achève face à un mur infranchissable couvert de graffitis obscènes. L'énigme est une illusion triste. L'activité créatrice, l'élaboration des formes et des images une occupation comme une autre, vite étouffée sous les couches de feutre d'une paix toujours factice.*» Le travail du romancier consiste à dépasser la commémoration ou la référence. Il pénètre la psyché.

Raconter la souffrance historique crée des résonances. Les témoins renoncent à se protéger. Cela permet à la génération suivante de libérer à son tour une charge indicible. Le roman naît de la symbolisation. Il met au jour

une partie de la douleur transmise, décrit le réel et défait des nœuds obscurs qui empêchaient la vie de circuler.

C'est là la supériorité du roman sur toute autre forme descriptive. Blocages, obsessions et structures répétitives infernales, on y saisit l'influence que la «*mousse noire*» de l'horreur continue de faire proliférer dans chaque destin singulier.

Anamnèse

Péju a choisi de croiser deux destins. Il crée un Français et une Allemande, nés en 1947, qui se rencontrent lors d'un jumelage scolaire, dans une petite ville en Allemagne, ici Kehlstein au Tyrol. Elle est la fille d'un médecin au service des nazis et lui a pour père un résistant et pour oncle un profiteur de guerre et un collaborateur. Leur attirance irrationnelle les amène à traverser les orages et les éclair-

cies du désir. Malgré les années de liberté, leur identité troublée rend l'amour impossible et lui donne un goût de mort.

Péju raconte très bien. Son écriture allie délicatesse, lucidité et précision. Cœurs sensibles, prémunissez-vous d'un antidote à l'horreur, car la scène où de tout jeunes enfants sont passés aux armes à feu au bord de fosses communes est difficile à soutenir. Cela se passait durant la guerre, au cœur de la forêt du Tyrol, pays des ogres, des contes et légendes où disparaissent les enfants.

L'ouvrage est remarquable. Péju révèle peu à peu, à travers les actes des personnages, le réseau inconscient de mémoire issue de ces exécutions atroces. Le père de Clara, médecin impuissant d'une chaîne assassine, dont l'ultime crochet est un commando SS ukrainien, facteur des basses œuvres de la

Werhmarkt, couvrit cette «*logique*» de l'irresponsabilité dans la guerre. Clara hérite d'un savoir qui grève sa vie.

Devenue une photographe de guerre renommée, l'inlassable Clara traque la peur, l'égarément, l'inhumanité déréglée dans le monde contemporain. Elle va droit à l'effroi du traumatisme, jusqu'à sa propre mort. Elle succombe sans résister ni ignorer l'ampleur de sa tâche. Tant de guerres sur la planète, tant de gens pour les mener! Faire apparaître le réel est une entreprise colossale. Quant au narrateur, devenu sculpteur, il relaie de ses œuvres de tels moments de gloire et de failles.

Chasse à l'homme

Le Rire de l'ogre est un de ces ouvrages, rares, dont la lecture ne laisse pas indemne. L'esprit nomade des contes s'y actualise. La question de l'humain, aujourd'hui, est la seule qui importe vraiment. Qu'il s'agisse de sculpture ou de photographie, les sensations, pensées, élans physiologiques s'y rapportant métaphoriquement l'effort du vivant à exister dans la vérité humaine.

Et si toute œuvre d'art se retournait vers le sphinx, pour mettre en question la réponse trop vite admise? Ce monstre énigmatique, est-ce l'homme, ou cet humain, est-ce un monstre? Derrière chaque visage se tapit la néantisation. «*Avec le temps, c'est un peu comme si rien n'avait eu lieu. Les jeux, les contes, les moments simples et lumineux.*» Les leurs vacillent et s'amenuisent.

Pourtant, Péju fait jaillir une source de jouvence. Son œuvre combat l'amnésie dans laquelle, épuisés, les simples mortels qui voulaient se faire héros finissent par s'abandonner. Le livre, lui, dispose sa matière dure comme une roche taillée. La lumière coule, abondante, généreuse. Aux enfants du sculpteur, une femme charismatique dispense l'amour que d'autres n'auront pas. Mais l'ogre affamé court toujours.

Collaboratrice du Devoir

LE RIRE DE L'OGRE

Pierre Péju
NRF Gallimard
Paris, 2005, 311 pages



Élise Turcotte

ARCHIVES LE DEVOIR

POÉSIE QUÉBÉCOISE

Langueur du temps qui passe

HUGUES CORRIVEAU

Nelligan le suggérerait déjà: «*Enfermons-nous mélancoliques / dans le frisson tiède des chambres.*» C'est à cette évocation que nous convie Élise Turcotte avec son *Piano mélancolique*, qu'elle écrit, entre autres, dans la tranquillité d'une chambre profonde où elle parle à un «tu» inconnu mais aimé, devant qui elle se retrouve «*une comme un poème écrit*». Cette poésie est en mineur, murmurée presque pour ne pas désespérer, car «*[cette] chambre s'éloigne / comme un vaste dépôt de mots / La guérison ne vient pas.*» La peine accablée du monde dévasté, la volonté de sauver ce qu'il reste à sauver, quand la peine immédiate submerge l'âme, portent ce recueil troublant, accumulant les petits riens, les descriptions du lieu minuscule où on cherche à survivre. Voici un recueil dans lequel la poète trace la voix d'une passion rentrée, mais garante du souffle, «*car le cœur tourne à gauche, / implacable. / Mesure à trois temps: le cœur / signe sa façon de bouger.*» Il est bien connu que «*nous avons de petites âmes / tordues*», et c'est bien peu pour continuer à écouter les notes improbables de la passion. Le piano joue en sourdine, mais il suffit qu'il joue, semble dire la poète, pour que soient encore un peu alarmés nos sens, notre envie d'aimer.

Et ailleurs

Il faut sortir de là, aller dans le



Librairie indépendante agréée
Place Longueuil
825, rue Saint-Laurent Ouest
(450) 679-8211

monde et sonder quelque tendresse désertée, illusion au fil du paysage. Il n'y a rien à craindre, car «*le mot le plus pauvre attend ton retour. / Mort plusieurs fois / et revenu à la vie.*» Voilà le sens ultime de ce recueil que d'envisager la précarité des choses avec une lucidité presque tendre. Cette poésie aide à vivre malgré l'insondable désespoir qui nous tiendrait le cœur à l'étroit s'il fallait qu'on ne sache transcender la perte et la barbarie. Quand enfin on aura le courage de mettre le nez dehors, quand on saura se soustraire à l'engourdissement, «*il faudra faire comme si / le monde recommençait. / Il faudra visiter les lieux, / égrener les chapelets d'os, / poser la main sur les murs / de pierres froides.*» Même si «*l'humanité s'en est allée*», il suffira de deux êtres en marche vers la certitude d'un quelconque amour pour que s'accomplisse le destin.

Le père

Élise Turcotte écrit ce recueil en vers libres, mais dans la partie intitulée «*Mon père avec un avion*», elle nous offre ses textes les plus surprenants, en une vaste prose qui emporte l'adhésion. Elle réussit à rapatrier ses souvenirs et à les incarner. «*Tout tourne autour de quelques mots qu'elle organise comme une sorte de reliquaire. [...] Des lambeaux de paroles restent accrochés*» à ce paysage qui s'y déploie. «*La poésie est ce qui demeure sur la terre*», dit-elle encore, et cette seule certitude prolonge le plaisir du voyage, celui-là qui s'accomplit dans le temps. La mort du père reste irremédiable, à l'origine de cette quête pour la survie. La poète sait très bien d'où lui vient la force de confronter la fatalité: «*Tout me ramène à la pièce aux outils. Dans mon rêve, j'y installe le piano disparu. Piano mélancolique qui a donné à mon enfance son regard doux et inquiet. Je vois mon père pianoter. Je l'entoure de mes bras pour l'embrasser une dernière fois sur la joue. Je le sauve de cette mort insensée pour lui offrir un voyage à sa mesure.*» Toute tendresse offerte, il faut percher pour que les notes du poème parviennent à dépasser les contraintes des morts, subies comme des catastrophes. Les mots sauvent de tout.

Collaborateur du Devoir

PIANO MÉLANCOLIQUE

Élise Turcotte
Éditions du Noroît
Montréal, 2005, 96 pages

CHRISTIAN DESMEULES

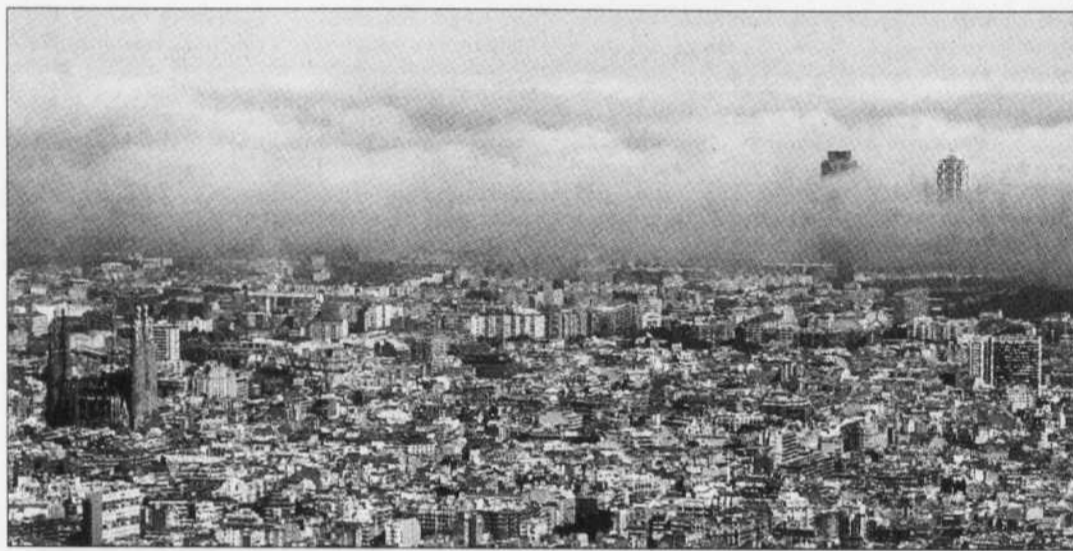
C'est un écriteau dans la vitrine poussiéreuse d'une librairie d'occasion: «*Le livre qui vous cherche est ici.*» À côté de l'inévitable «*Lire fait pousser les cheveux*», qui nous rappelle que le libraire, emmuré vivant derrière son comptoir de livres, est également poète. Depuis qu'il existe, on le sait, le livre fascine, il dispose de sa propre vie et ouvre chaque fois sur des portes inconnues.

Prix Planeta 2001 — l'équivalent du Goncourt espagnol — et lauréat 2005 du Prix des libraires du Québec dans la catégorie «romans étrangers», *L'Ombre du vent* est une œuvre gigogne qui nous emporte dans la Barcelone de l'après-guerre civile où, à l'ombre des démons endormis du franquisme, se joue une histoire livresque et fabuleuse.

Daniel Sempere, un garçon fantasque d'une dizaine d'années qui a toujours grandi au milieu des livres, est emmené un jour par son père au «*cimetière des livres oubliés*» pour y choisir un livre et l'adopter. Un endroit secret, une sorte de sanctuaire connu seulement d'une poignée d'initiés et de quelques rares bibliophiles: «*Dans ce lieu, les livres dont personne ne se souvient, qui se sont évanouis avec le temps, continuent*

Barcelone à livre ouvert

Les inventions livresques et fabuleuses de Carlos Ruiz Zafón



ALBERT GEA REUTERS

L'Ombre du vent est une œuvre gigogne qui nous emporte dans la Barcelone de l'après-guerre civile.

de vivre en attendant de parvenir un jour entre les mains d'un nouveau lecteur, d'atteindre un nouvel esprit.» Il y choisit *L'Ombre du vent*, d'un certain Julián Carax, écrivain disparu sans laisser de traces durant l'été 1936.

Daniel avalera le livre en une seule nuit et se passionnera des années durant pour cet auteur énigmatique, avant de découvrir qu'un mystérieux inconnu sans visage achète, vole et brûle les rares exemplaires qui subsistent

des livres de Carax. Avec le souffle d'un roman de cape et d'épée, le récit nous entraîne dans le sillage de son enquête et de ses aventures.

Des dialogues parfaits, de l'esprit, des sentiments, des livres. Mêlant le roman d'apprentissage et le thriller politico-fantastique, Gaston Leroux, avec Fantomas, et Umberto Eco, l'imagination fertile de Carlos Ruiz Zafón sème le vent tandis que le lecteur récolte bonheur et insomnie. Oubliez vite

tous les *Da Vinci Code* et autres best-sellers programmés. *L'Ombre du vent* est peut-être le livre qui vous cherche...

Collaborateur du Devoir

L'OMBRE DU VENT

Carlos Ruiz Zafón
Traduit de l'espagnol
par François Maspéro
Le Livre de Poche
Paris, 2006, 637 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Contre l'obésité

conférences à l'université Jean-Moulin à Lyon, écrit sans pédanterie. Il nous dit, par exemple, que le classicisme «*remplace le plaisir de la complexité et de l'abondance, auquel s'étaient librement adonnés les baroques, par un souci de simplicité et de concentration des effets.*»

Suivent des pages extraites de l'œuvre des auteurs cités plus haut. Si tout n'est pas de la plus belle eau, les maximes, les aphorismes ayant eux aussi leurs limites, le lecteur s'aperçoit que «*sa lecture se calcule sur le modèle d'une conversation à bâtons rompus où les choses humaines sont passées en revue sans que l'écrivain, procédant par touches, s'appesantisse jamais durablement.*»

Que cet ouvrage soit destiné aux élèves des lycées de France ne doit pas nous empêcher de trouver à sa consultation un plaisir certain. Ceux qui ont vingt ans, à qui on n'a jamais parlé de ces auteurs, et leurs aînés, qui au cours dit classique de leur époque ont été ennuyés par une approche bêtement académique des mêmes moralistes, auront des surprises. La Rochefoucauld: «*Il y a des gens si remplis d'eux-mêmes que, lorsqu'ils sont amoureux, ils trouvent moyen d'être occupés de leur passion sans l'être de la personne qu'ils aiment.*» Et Pascal: «*Le sommeil est l'image de la mort, dites-vous; et moi je dis qu'il est plutôt l'image de la vie.*»

Si l'accent est mis sur la période classique, l'auteur apporte au pas-



INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

Jean de La Bruyère

sage des éclairages venus d'écrivains autres, allant jusqu'à des contemporains: Georges Perros, Maurice Blanchet, René Char, en passant par Alphonse Allais, Chamfort, Vauvenargues.

Bref, tout tend dans cette anthologie commentée à diriger le lecteur vers une appréciation juste du mot sans laquelle la lecture n'est qu'une évasion sans conséquences. Si la littérature n'est pas un art, si elle n'est que bavardage ou vulgaire véhicule des idées, elle ne vaut rien.

Quand je songe au côté irremplaçable de la littérature, me vient en mémoire cette phrase tirée de *Point de lendemain* de Vivant Denon: «*Tout était éclairé, tout annonçait la joie, excepté la figure du maître, qui était rétive à l'exprimer.*» Que ne

donnerait-on pas pour atteindre à cette concision, à cette luminosité?

«*On ne guérit pas on retarde*», écrit Georges Perros dans *Papiers collés*. Et Alphonse Allais: «*L'homme est imparfait, amis ce n'est pas étonnant si l'on songe à l'époque où il fut créé.*» Des citations que l'on trouve dans cet ouvrage dont l'auteur dit que «*ceux qui n'ont rien à dire parlent beaucoup*». Il en est souvent de même lorsqu'ils se mettent à écrire. Probablement.

Collaborateur du Devoir

LA FORME BRÈVE

Olivier Leplâtre
Gallimard, «La Bibliothèque»
Paris, 2005, 213 pages

Livres et bandes dessinées

Neufs et d'occasion

Sur le campus UQAM,
à deux pas de la Grande Bibliothèque
514.288.4350

Rangle de Maisonneuve et St-Hubert



ESSAIS

Sport: maudite drogue!



Louis Cornellier

Je ne veux pas gâcher votre plaisir à l'aube de ces Jeux olympiques que, comme plusieurs d'entre vous, je regarderai avec intérêt. Tout de même, ne nous racontons pas d'histoire: les beaux athlètes que nous y verrons à l'œuvre ne seront pas tous, loin de là, blancs comme neige. Pour quelques maladroits qui se feront prendre la main dans le sac à pilules, on en comptera des centaines d'autres qui ne devront qu'à leurs manœuvres leur réputation sans tache. C'est ça, aujourd'hui, le sport de haute compétition: un univers gangrené par le dopage dans lequel même les participants honnêtes sont soupçonnés de tricherie par la faute des défoncés.

Les candides qui refusent ce triste constat, ou qui préfèrent n'en rien savoir, devraient lire l'instructif et accablant *Dope Story - Dix ans de dopage-réalité* du journaliste radio-canadien Robert Frosi. Ils y découvriront un pot aux roses inquiétant qu'ils n'ont pas le droit d'ignorer.

Le problème, rappelle d'abord Frosi, n'est pas nouveau. De tout temps, les sportifs ont cherché à améliorer leurs performances à l'aide d'expédients douteux. En 1924, au Tour de France, les frères Pellissier avouent au journaliste Albert Londres que la cocaïne et les pilules sont indispensables à la réussite de l'épreuve. En 1948, aux Jeux olympiques de Londres, le grand Zatopek termine son 10 km «dans un tel état d'excitation qu'il jette une chaise en direction des officiels avant d'aller se réfugier dans les vestiaires». Amphétamines? On se contentera du soupçon. En RDA, plus d'un millier d'athlètes, victimes du dopage systématique de l'État, paieront de maladies

graves leurs bons résultats sportifs.

Nous savons donc, aujourd'hui, que le dopage sportif n'est pas le fait de quelques tricheurs isolés et qu'il peut engendrer des ravages. En tire-t-on leçon? Les entretiens réalisés par Frosi pour mener à bien son enquête nous laissent clairement entendre que ce n'est pas le cas.

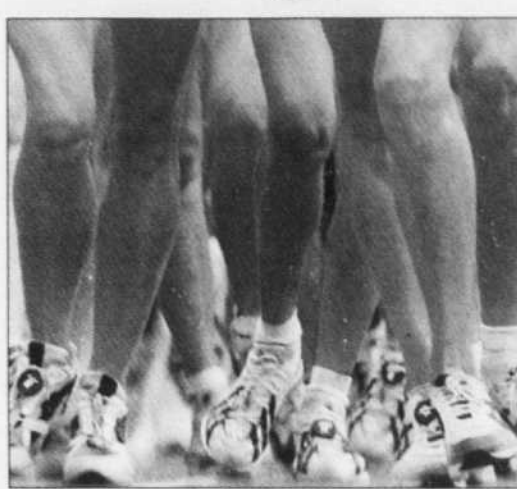
Le cycliste français Philippe Gaumont, auteur de l'excellent *Prisonnier du dopage*, affirme que «se doper fait partie du métier» et que «95 % des coureurs sont dopés». Selon lui, on peut consommer de l'EPO, un produit oxygénateur, sans se faire prendre: «Avec l'EPO, on arrête trois jours avant, on n'est pas positif.» Un constat qui met à mal, disons, la fragile argumentation défensive d'une Geneviève Jeanson. Dans des aveux troublants qui illustrent l'attitude schizoïde de plusieurs sportifs dopés, Gaumont se dit heureux de s'être fait arrêter, tout en avouant que, s'il avait à refaire le même parcours, il le referait de la même façon! Pis encore, il dit n'en avoir rien à foutre qu'un sportif se dope ou pas s'il donne un bon spectacle.

Le soigneur Willy Voet, membre du personnel de l'équipe Festina mise en accusation pour dopage à l'été 1998, avoue lui aussi qu'il en avait assez de toute cette folie. Il déclare: «En Formule 1, on met le vainqueur sur le podium avec l'ingénieur. Donc, pourquoi on ne mettrait pas le gagnant du Tour de France avec le docteur à côté?» Pas sûr que Lance Armstrong apprécierait...

Champion de France en cross-country et spécialiste du 3000 m steeple, Stéphane Desauty, suspendu en 2003 pour consommation d'EPO, refuse, pour sa part, le fatalisme irresponsable d'un Philippe Gaumont. Affirmant que la première maladie dont souffrent les sportifs de haut niveau est le narcissisme, il ajoute: «La première chose qu'un sportif doit faire, c'est se convaincre qu'il doit être humainement et éducativement responsable.» Contrairement à certains de ses semblables, il dit clairement que, si c'était à refaire, les choses se passeraient autrement.

Fatalisme ou volontarisme?

Mais serait-ce vraiment possible, sans faire une croix sur le sport d'élite? On peut, en effet, en douter, dans l'état actuel des choses. Dès lors, si on aime le



DAVID GRAY REUTERS

De tout temps, les sportifs ont cherché à améliorer leurs performances à l'aide d'expédients douteux, explique Robert Frosi.

sport et les sportifs, deux positions sont possibles: la position qu'on qualifiera de fataliste, qui dit que le dopage est là pour rester parce qu'il s'inscrit dans la logique même du sport de compétition, et la position morale et volontariste, qui refuse cette fuite en avant au nom des vertus du sport.

Les partisans du fatalisme sont de plus en plus nombreux. Pierre Foglia, par exemple, commentant l'affaire Jeanson, écrivait récemment: «Et l'eussé-je soupçonné de prendre de l'EPO que cela ne m'eût pas fait un pli. Je vous l'ai déjà dit, je n'ai pas de posture morale devant la dope.» Dans *Dope Story*, le chercheur Jean-Paul Escande, spécialiste du sida et du dopage sportif, suggère d'abandonner la lutte telle qu'elle se mène actuellement: «Ah moi, je ne suis pas contre, si demain on me dit que la lutte contre le dopage est supprimée, si la notion même de dopage est supprimée, mais que l'on fait un suivi médical extraordinairement précis des athlètes, avec des études épidémiologiques.» Oui au dopage, donc,

mais avec le doc sur le podium. Frosi lui-même, d'ailleurs, pour en finir avec l'hypocrisie, semble abonder en ce sens: «Cessons donc cette confusion des genres et redonnons une définition au sport du XXI^e siècle. De même que les performances du monde des arts ne sont pas soumises à de quelconques contrôles de dopage, celles du sport, devenu usine à spectacle, devraient subir le même traitement.»

La faiblesse d'une telle position tient à ce qu'elle oublie que les vertus du sport ne sont pas les mêmes que les vertus de l'art. Dans le meilleur entretien de cet ouvrage, le docteur Jean-Pierre de Mondenard rappelle quelques vérités à cet égard. «Le sport de compétition, écrit-il, n'a jamais été bon pour la santé» et le dopage, même avec un suivi médical, empire gravement la situation. On peut, malgré tout, reconnaître la grandeur du geste sportif de haut niveau dans la mesure où on admet que «c'est la lutte des hommes qui est importante dans le sport». Or, ajoute-t-il, cette lutte sportive perd toutes ses vertus humaines si elle se laisse envahir par la logique instrumentale du dopage: «Oui, à ce moment-là, si on libéralise le dopage, ça revient à libéraliser les moyens de locomotion dans les marathons et donc on peut faire le marathon en motocyclette. Je veux dire ça n'a aucun intérêt. Moi, le sport comme ça, ça ne m'intéresse plus en tant que sportif. Et en tant que médecin non plus. En tant que sportif, ça ne m'intéresse pas de concourir contre des gens artificiellement préparés. Il n'y a aucune satisfaction à participer à ce genre d'histoire.»

La morale, dans cette histoire, vise à sauvegarder l'humanité du sport, c'est-à-dire précisément ce qui fait sa grandeur. S'en passer est une position intenable.

louiscornellier@parroinfo.net

DOPE STORY

DIX ANS DE DOPAGE-RÉALITÉ

Robert Frosi

Logiques

Montréal, 2006, 240 pages

Tour d'horizon de la littérature yiddish

À l'heure où l'on annonce la disparition imminente du yiddish, *Cent ans de littérature yiddish et hébraïque au Canada*, qui vient de paraître en français chez Septentrion, fait œuvre de bouée lancée à la mémoire et à l'histoire.

Il faut savoir que, de 1871 à 1971, la communauté juive a explosé au Canada. Des 459 individus dont elle était constituée, elle est passée à 116 990 citoyens. Cette explosion d'une communauté soumise à toutes sortes de restrictions à l'époque, quand les gens affluent depuis différents pays d'Europe, est due en bonne part à l'ouverture du Québec.

Mais le récit de leur épopée, porteur de toute leur culture, on le doit aux quelque 400 auteurs juifs qui l'ont rapporté, et surtout à Haim-Leib Fuks, qui a retracé leurs écrits dans un ouvrage publié en yiddish en 1980. C'est aujourd'hui au tour de Pierre Ancil de perpétuer l'histoire de la culture et de la littérature juives en traduisant, en révisant et en augmentant autant que possible l'ouvrage bibliographique de M. Fuks. *Cent ans de littérature yiddish et hébraïque au Canada* répertorie les intellectuels, écrivains, poètes et enseignants qui ont pris la plume entre 1871 et 1971. Une longue introduction du traducteur fait œuvre de généalogie littéraire édifiante tout en racontant l'histoire de l'enracinement de ces immigrants au pays.

Le Devoir

Parcours d'un franc-tireur dans le siècle: Eric Hobsbawm

ROBERT COMEAU

Cette magistrale autobiographie du célèbre historien marxiste Eric Hobsbawm nous plonge au cœur du siècle passé, qu'il a analysé dans le quatrième tome de sa brillante synthèse, traduite en une trentaine de langues. Elle est un peu «le revers» de son histoire de *L'Âge des extrêmes: le court 20^e siècle*. Ce «franc-tireur» se livre ici à cœur ouvert, mêlant ses analyses politiques à ses souvenirs personnels de son milieu familial — son père qu'il a peu connu, sa mère juive non pratiquante, qui a exercé sur lui une grande influence morale —, sa formation, son rapport à la politique et à sa judaïté, sa vie militante et professionnelle.

Il raconte d'abord ses souvenirs d'enfance dans la Vienne rouge, ville multinationale où vivent pauvrement ses parents anglo-autrichiens. Après les décès successifs de son père en 1929 et deux ans plus tard de sa mère, il va vivre avec sa sœur chez son oncle et sa tante à Berlin. On retrouve l'adolescent déraciné, la description minutieuse des écoles qu'il fréquente, le climat d'antisémitisme. Il a 15 ans lorsque Hitler arrive au pouvoir en 1933. Il nous trace un remarquable tableau de Berlin avant son départ forcé en Angleterre, sans que cela crée chez lui, dira-t-il, une détresse particulière. Il nous explique de l'intérieur ce qui a transformé l'écolier berlinois en communiste pour la vie.

Il obtient une bourse d'étude à Cambridge, se plonge dans la lecture et n'adhère formellement au Parti communiste britannique qu'en 1933. Il a de très belles pages sur ses camarades de combat. Ses descriptions de la vie universitaire à Cambridge foisonnent de détails qui rendent la lecture passionnante. On ne fit pas appel à ses talents pendant la guerre à cause de ses origines alle-

mandes: «J'ai eu, dira-t-il, une guerre vide, ce sont les années les moins satisfaisantes de ma vie.» En 1945, il inaugure sa carrière de professeur à Birbeck College, rattaché à l'Université de Londres, où il enseignera jusqu'à sa retraite le soir aux étudiants adultes. Pendant la guerre froide, on lui refusa plusieurs postes de professeur en histoire économique jusqu'à ce qu'il devienne célèbre en 1959 à la suite de ses publications qui le font connaître dans le monde. Il raconte ses déceptions face aux déficiences de ses amis communistes, ses difficultés à faire éditer son premier livre et le climat de dépolitisation qui tranche avec les années d'avant-guerre. Il devient un des fondateurs du groupe d'historiens marxistes du PCB et de la revue *Past and Present*. Il raconte son voyage en URSS en 1954 et l'impact de la crise du mouvement communiste après les révélations de 1956, qui l'amène à prendre ses distances du parti prosoviétique et à se concentrer sur son métier d'historien.

Il relate sa vie professionnelle, ses échanges avec les autres historiens modernisateurs de la revue des *Annales*. Il sera professeur invité dans toutes les grandes universités du monde, dont la New School of Social Research de New York, le MIT, Cor-

nell, l'École des hautes études de Paris, le Collège de France. Il a tenté de créer une «nouvelle gauche» avec Perry Anderson. La *New Left Review* devint le plus important périodique de la nouvelle génération engagée. À la fin des années cinquante, avec sa deuxième épouse, il s'installe dans les montagnes galloises où il mène une vie de bohème; il milite alors dans le mouvement antinucléaire avec Bertrand Russell. Puis c'est le début d'une série de voyages qui amène ce polyglotte à donner des conférences dans plus de 30 pays. Ses derniers chapitres racontent ses voyages en France, en Amérique latine, en Italie et aux États-Unis. Anecdotes, réflexions sur le

métier d'historien et méditations historiques s'entrecroisent avec virtuosité. Il se révèle aussi à travers ses multiples rencontres avec des intellectuels engagés et dirigeants politiques. Il avoue ne pas trop comprendre l'extrême gauche révolutionnaire et les luttes de guérilla. Il insiste sur ce qui a vraiment, à son avis, transformé le monde occidental: la révolution culturelle des années 1960 et 1970, qu'il trouva à la fois bienvenue et déroutante.

Immunisé contre la séduction du maoïsme, du nationalisme et du sionisme, cet internationaliste lut-

tera contre les «chapelles révolutionnaires» qui voudront radicaliser le Parti travailliste. Parlant de certaines luttes de libération nationale violentes de l'époque avec lesquelles il était en désaccord, il fera cette remarque: «Les seules tendances de ce type qui pouvaient prétendre faire montre de réalisme étaient les séparatistes québécois, basques et irlandais.» Voilà une autobiographie passionnante d'un historien qui a contribué à façon-

ner l'histoire et qui continue encore, à 94 ans, à combattre l'injustice.

Collaborateur du Devoir

ERIC HOBSBAWM

FRANC-TIREUR

Autobiographie

Traduit de l'anglais par Dominique Peters et Yves Coleman Ramsay
Paris, 2005, 521 pages

PALMARÈS LIVRES ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes :: Du 31 janvier 2005 au 6 février 2006

ROMAN

- 1 LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE T.8
Anne Robillard (Mortagne)
- 2 COMME UNE ODEUR DE MUSCLES
Fred Pellerin (Planète rebelle)
- 3 LA FEMME DE MA VIE
Francine Noël (Leméac)
- 4 ÉTAT D'URGENCE
Michael Crichton (Laffont)
- 5 MA VIE AVEC MOZART
Éric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel)
- 6 ET SI C'ÉTAIT ÇA LE BONHEUR
Francine Ruel (Libre expression)
- 7 TROIS MODES DE CONSERVATION...
Maxime-Olivier Moutier (Marchand de feu)
- 8 ÉCHOS DU PASSÉ
Danielle Steel (Presse de la cité)
- 9 LA LIGNE POURPRE
Wolfram Fleischhauer (JC Lattès)
- 10 GEISHA
Arthur Golden (JC Lattès)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 S.O.S. BEAUTÉ: MENUS PROGRAMME
Chantal Lacroix (la semaine)
- 2 SUDOKU VOL. 1
Collectif (Pearson)
- 3 MANGER SANTÉ POUR LE PLAISIR
Mirçavi (Mirçavi)
- 4 PETIT LIVRE DU SUDOKU
Peter Sinden (Hors-collection)
- 5 MEILLEURES RECETTES...
Donna-Marie Pye (Guy Saint-Jean)
- 6 ALIMENTS CONTRE LE CANCER
Carol Vorderman (Trécarré)
- 7 DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ
Pierre Morency (Transcontinental)
- 8 SUDOKU: 128 GRILLES
Carol Vorderman (Marabout)
- 9 PLATS MIJOTÉS-125 RECETTES
Donna-Marie Pye (Homme)
- 10 POLITIQUEMENT INCORRECT
Jean-Marc Chaput (Québecor)

LIVRE DE POCHE

- 1 UN PETIT PAS POUR L'HOMME
Stéphane Domperre (Québec Amérique)
- 2 DA VINCI CODE
Dan Brown (Pocket)
- 3 ENSEMBLE C'EST TOUT
Anna Galavida (J'ai lu)
- 4 ET SI C'ÉTAIT VRAI
Marc Lévy (Pocket)
- 5 UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI
Gil Courtemanche (Boréal)
- 6 LA PROCHAINE FOIS
Marc Lévy (Pocket)
- 7 MAKTUB
Paulo Coelho (Livre de poche)
- 8 BOIS TON THÉ FORT, TU VAS PISSE...
Fred Pellerin (Sarrazine)
- 9 HISTOIRE DE PI
Yann Martel (OXY)
- 10 L'ALCHIMISTE
Paulo Coelho (Livre de poche)

NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE

- 1 THE MOSCOW VECTOR
Robert Ludlum (St. Martin's Press)
- 2 THE PRINCES OF IRELAND
Edward Rutland (Anchor Canada)
- 3 IMPOSSIBLE
Danielle Steel (Dell)
- 4 CELL
Stephen King (Simon & Schuster)
- 5 DARK TOWER V: WOLVES OF THE CALLA
Stephen King (Pocket)
- 6 NIGHT
Eve Wisel (Farrar, Straus & Giroux)
- 7 LOVE SMART
Phil McGraw (Simon & Schuster)
- 8 TUESDAYS WITH MORRIE
Mitch Albom (Doubleday)
- 9 CAN YOU KEEP A SECRET?
Sophie Kinsella (Dell)
- 10 MERDE, ACTUALLY
Stephen Clarke (Perigee)



Photo: Jiang Jie

La réincarnation. Voici décrites des vies apparemment indépendantes, mais qui ne le sont pas...

Lisa Carducci
Saisons d'amour
roman
328 p., 25 \$

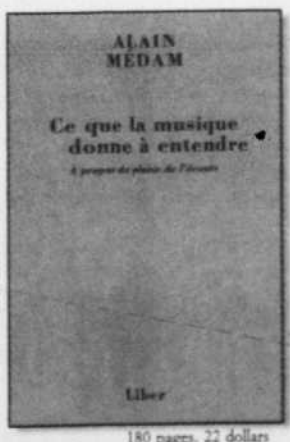
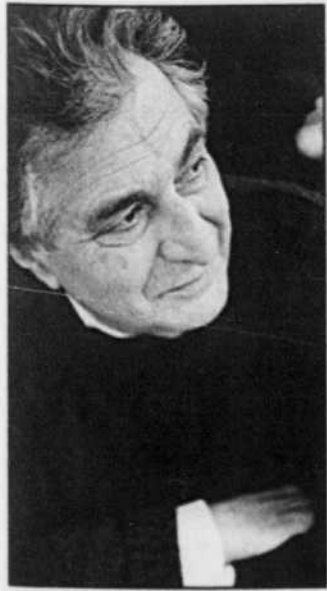
XYZ éditeur • 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-7537
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Alain Médam

Ce que la musique donne à entendre
À propos du plaisir de l'écoute



180 pages, 22 dollars

LIVRES

Les vitrines du désarroi ferronien

Exposition à la Grande Bibliothèque



SOURCE TÉLÉ-QUÉBEC

Au lieu d'imiter la littérature française et d'étouffer ainsi toute originalité québécoise, Ferron s'était imposé la tâche d'édifier une mythologie littéraire, volontiers nationale

MICHEL LAPIERRE

On imagine mal comment on peut organiser une exposition remarquable sur un écrivain qui voyait dans son œuvre «de l'ambiguïté, de la confusion et même du radotage». C'est pourtant ce que la Bibliothèque nationale du Québec a fait en perçant le secret de la grandeur de Jacques Ferron (1921-1985).

Intitulée *Redécouvrir Ferron* et inaugurée le 6 février, l'exposition a lieu à Montréal, dans la salle de la collection nationale de la Grande Bibliothèque, jusqu'au 14 mai. Elle honore la mémoire de l'écrivain à l'occasion du vingtième anniversaire de sa mort en s'insérant dans le cadre des multiples événements qui, d'avril 2005 à avril 2006, marquent l'année Jacques Ferron (site Web: www.ecrivain.net/ferron).

Un choix judicieux de manuscrits ferroniens, de livres, de revues, d'articles de journaux, d'inédits, de lettres et de photos nous permet d'avoir un aperçu des 500 textes de création, des 2600 lettres et des autres documents

que renferme le fonds d'archives de l'écrivain.

Dans ce fonds, les inédits abondent. On en publie plusieurs ces temps-ci. Le numéro thématique (été-automne 2005) que la revue *Possibles* a consacré à Ferron en contenait. Les revues *Brèves littéraires* (hiver 2006) et *Lettres québécoises* (numéro qui paraîtra le 24 février) participent aussi à la diffusion des inédits. Quant à *L'Aut' Journal*, il publie sans cesse des textes introuvables.

Le fonds Ferron que conserve la Bibliothèque et les Archives nationales du Québec, formant depuis peu une seule société d'État, révèle dans de nombreux inédits une partie très sombre de l'œuvre de l'écrivain que laissent entrevoir quelques livres.

À la dernière page de *La Conférence inachevée*, publiée en 1987, Ferron se demandait: «Aurais-je vécu inutilement dans l'obsession d'un pays perdu?». Cette phrase empreinte de désespoir, Sophie Montreuil et Deborah Deslièrres la citent dans les textes qu'elles ont rédigés pour présenter les vitrines de l'exposition.

Leurs commentaires manifestent une fine compréhension de l'œuvre de Ferron. Au lieu d'imiter la littérature française et d'étouffer ainsi toute originalité québécoise, l'écrivain-médic s'était imposé la tâche d'édifier une mythologie littéraire, volontiers nationale, avec tous les énormes risques que cela comportait.

Il lui fallait éviter les écueils du dogmatisme esthétique, du folklore aliénant, du préchi-précha politique, du retour camouflé au nationalisme stérile d'autrefois. Qui d'autre au cours des années cinquante se préoccupait de s'affranchir à la fois de la France et d'un certain Québec dans le domaine de la sensibilité littéraire avec l'intuition d'incarner une avant-garde? Dès le départ, Ferron se trouvait seul avec lui-même.

La création littéraire a été pour lui un combat contre la solitude de l'écrivain et du penseur. Il n'est pas surprenant qu'il ait affirmé: «C'est en écrivant des lettres que j'ai appris à faire des livres.»

Sophie Montreuil et Deborah

Deslièrres nous le rappellent en plus de citer ces mots de Ferron qui définissent magnifiquement la place qu'il occupe dans l'histoire du Québec: «Je suis le dernier de la tradition orale et le premier de la transposition écrite.» Cette situation aussi privilégiée que périlleuse devait donner naissance à des écrits puissants mais difficiles, à une œuvre formée de pièces détachées en interaction textuelle constante.

En fécondant l'écriture, la parole la fait éclater; si bien que tous les fragments d'un seul livre utopique finissent par se ressembler sans pour autant se confondre. L'œuvre de Ferron est l'expression d'un pays devenu à la fois intime et universel, d'un pays qui ne cesse de se défaire et de se refaire, mais qui pourrait être déjà un pays littéraire perdu.

Voilà pourquoi Ferron écrivait: «Je ne suis pas tellement fier de mes livres, je ne l'ai jamais été.» Il ne voulait laisser en pâture aux lecteurs que la grandeur unique de son désarroi et de son désespoir.

Collaborateur du Devoir

ENTRETIEN

Des chiffres et des lettres

Stéphane Batigne porte un regard amusant et lucide sur les statistiques qui mesurent les nations

FRÉDÉRIQUE DOYON

Indice de l'économisme triomphant, le chiffre a aujourd'hui meilleur presse que la lettre. À en croire notre époque, le monde se résume en statistiques, et sa bonne marche, en budget équilibré. Les chiffres «parlent d'eux-mêmes», entend-on souvent. Ils cristallisent ainsi des réalités aussi impalpables que la volonté de l'électeur, la bonne ou mauvaise santé d'une société. S'ils n'ont pas tout faux, ils ne détiennent pas non plus toute la vérité.

«Un chiffre, surtout statistique, c'est toujours le résultat d'une intention, d'une méthodologie de calcul, de recherche d'information», rappelle Stéphane Batigne, qui vient de faire paraître *Les (autres) meilleurs pays du monde - 50 palmarès mondiaux où le Canada n'est pas (toujours) le premier*, chez Québec Amérique. L'auteur y met à l'épreuve ces statistiques qu'on érige trop souvent en dogme, en prenant soin de les élargir à l'échelle de la planète et de les mettre en perspective dans un texte, le tout avec lucidité et une bonne dose d'humour.

Selon les chiffres les plus récents, on apprend notamment que le Canada compte le plus grand nombre de McDonald's au monde après les États-Unis et de joueurs ayant frayé dans la LNH en 2003-04, qu'il est le plus important cultivateur d'OGM après son voisin américain et l'Argentine, et qu'il

recule au 71^e rang quant à la présence féminine au Parlement. S'il fait bonne figure en matière de développement humain, il faut savoir que l'indice de développement humain ne mesure pas tant la qualité de vie que le degré de développement socioéconomique de chaque pays et qu'il ne tient pas compte des inégalités socioéconomiques qui y sévissent.

Au détour, l'auteur révèle que le système d'éducation de la Norvège est considéré comme l'un des meilleurs au monde et conclut que les États-Unis «souffrent d'obésité territoriale» puisque la CIA, qui déclare 257 000 kilomètres carrés de plus en superficie en 2005 qu'en 1996, ne peut être accusée de manipuler les données d'un autre sujet que la guerre en Irak. Pendant qu'on se targue, en Occident, de vivre en moyenne jusqu'à 80 ans, certains pays d'Afrique ont vu régresser leur espérance de vie de 56 à 33 ans dans le dernier quart de siècle.

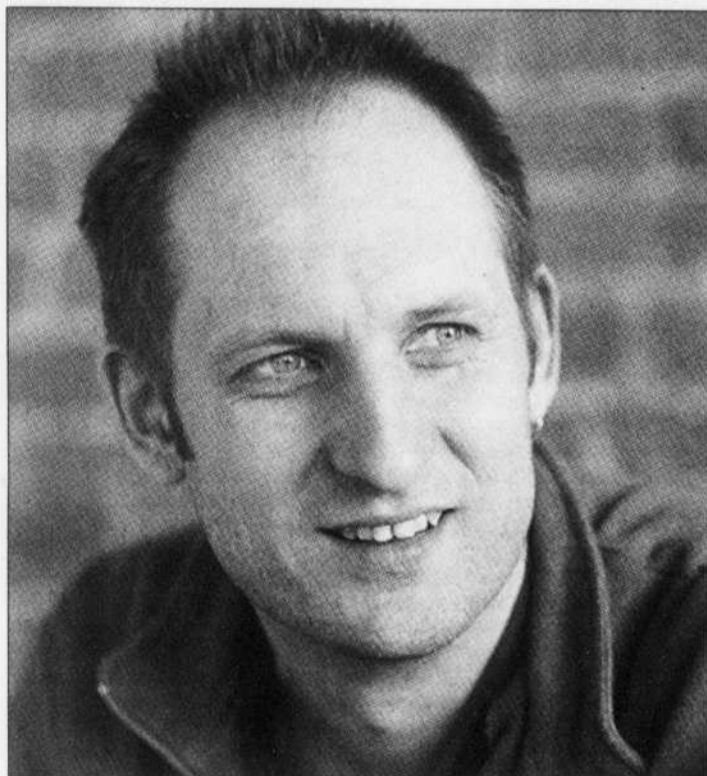
Rédacteur en chef d'encyclopédies chez Québec Amérique, Stéphane Batigne reconnaît avoir un faible pour les recherches minutieuses et l'écriture transparente. «J'aime apprendre des choses et les transmettre en les vulgarisant. J'aime bien l'idée que l'information peut être acquise par tous pour autant qu'elle soit présentée d'une manière accessible.» Il est aussi auteur de nouvelles, d'essais et de chroniques.

Palmarès olympiques

C'est en constatant à regret l'usage courant et spectaculaire que les médias font des statistiques que l'idée de ce petit livre lui est d'abord venue. «On imprime un chiffre très gros, souvent en couleurs, et ensuite il y a quelques petites lignes pour les expliquer. Je trouve ça parfois tendancieux ou même malhonnête parce que c'est une façon de dire qu'un chiffre en soi peut dire quelque chose, que c'est objectif. Alors que c'est tout à fait le contraire.»

Bien conscient de l'attrait qu'exerce cette illusion de savoir condensé en un petit symbole numérique, il a décidé de combattre le mal par le mal, récupérant lui aussi l'idée des chiffres du jour mis en vedette pour chaque sujet abordé dans son livre. Son projet a véritablement démarré pendant les Jeux olympiques d'Athènes en 2004, période où l'on brandit le nombre de médailles comme des drapeaux. C'est pour étancher cette soif viscérale de se comparer entre nations — avec l'espoir peut-être qu'on se concentre dorénavant sur la beauté des performances aux JO — qu'il a décidé de retenir les statistiques comparant les pays.

«Tout ce que j'entendais, c'étaient des considérations sur le nombre de médailles; on se comparait à l'Australie qui avait deux fois moins d'habitants et trois fois plus de médailles. Comme si les JO c'était un moment dans le temps où on pou-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Stéphane Batigne veut que les lecteurs le lisent «pour apprendre, mais pour s'amuser aussi».

vait se comparer comme pays, alors qu'en d'autres moments ça semble un peu chauvin.»

Comme son sous-titre l'annonce, l'ouvrage réunit 50 palmarès sur des sujets tantôt graves, tantôt légers, à propos desquels le Cana-

da ne fait pas toujours figure de «plus meilleur pays du monde», comme l'a un jour affirmé l'ancien premier ministre Jean Chrétien. La déclaration, qu'il a trouvée «un peu naïve et ridicule», rejoignait le lieu commun qu'il dénonçait. Il

s'en est donc servi pour intituler et introduire son livre.

Le bouquin est divisé en trois parties, truffées de références sportives: «Le Canada dans les ligues majeures», «Le Canada dans les ligues mineures» et «Le Canada dans les ligues de garage». Les statistiques (l'auteur n'a retenu que celles incluant tous les pays) concernent tantôt l'espérance de vie, la pollution atmosphérique, tantôt la consommation de bière, le sida, la fécondité ou le nombre de... chameaux (!), rappelant au passage que le mode de vie occidental sert souvent de référence en matière de statistique.

«Parfois, ce sont des sujets où il vaut mieux être le meilleur; d'autres fois, il vaut mieux ne pas être le meilleur, comme pour le sida. Je voulais mettre des sujets inconnus et d'autres anecdotiques, comme les chameaux, pour rendre ça moins lourd, moins didactique, pour dire que, finalement, on peut aussi s'amuser avec ça. C'est un livre pour apprendre, mais pour s'amuser aussi.»

Le Canada sauve-t-il l'honneur pour ce qui est de la fréquence des relations sexuelles de ses citoyens? Bof, il tient une frileuse 20^e position, tout juste au-dessus de la moyenne mondiale de deux bottes hebdomadaires. Les plus gourmands? Les Français... pas si «beaux-parleurs, petits faiseurs» que ça, les cousins!

Le Devoir

BIBLIOPHILIE

Le major et ses vieilles cartes

ISABELLE PORTER

Québec — Avec le décès de Christopher Moogk, la Vieille Capitale vient de perdre son unique marchand de cartes anciennes.

À Québec comme ailleurs sur le continent, la vente de cartes anciennes est un phénomène plutôt rare. M. Moogk, qui est décédé le 16 janvier à l'âge de 65 ans, a été le premier antiquaire de la capitale à se spécialiser dans le domaine, il y a une dizaine d'années.

«Nous n'avions jamais eu de marchand de cartes anciennes auparavant. Finalement, on en a eu un et maintenant, il n'y en aura peut-être pas d'autres», constate Richard Dionne, un ancien collaborateur de M. Moogk à qui la famille a confié la tâche de vendre ce qui reste dans la petite boutique.

Major à la retraite, Christopher Moogk avait ouvert sa première boutique d'antiquités, rue Sault-au-Matelot, durant les années 1980. M. Dionne raconte: «Sa famille venait d'Allemagne, près de la frontière avec la Hollande, et ils sont venus en Ontario en 1865. Le père, Willis Moogk, était général dans l'armée canadienne.»

M. Moogk père était, lui aussi, un passionné d'antiquités. À sa mort en 1996, Christopher Moogk héritait d'une belle collection de cartes anciennes. C'était le début d'une nouvelle aventure, cette fois rue Saint-Paul.

Le commerce fonctionnait bien et M. Moogk était très apprécié. «Beaucoup de gens ont commencé à collectionner à cause de Christopher. Il leur donnait le goût de la connaissance historique. La fermeture de sa boutique, c'est un peu triste. [...] C'est comme si les gens avaient commencé un cours et que l'école fermait.»

Nouvelle et vieille France

La plupart des cartes de collections proviennent d'atlas ou de livres de voyage. Il arrive qu'on trouve aussi des cartes de navigation qui étaient utilisées par les marchands du temps. «Au Québec, les trois cartes qui se vendent le mieux sont les deux cartes du cours du fleuve de Nicolas Bellin de 1761 et la grande carte de 1754, également par Bellin, poursuit M. Dionne. Celles-là sont toutes vendues.»

Les plus précieuses — toutes catégories confondues — se vendent 2500 ou 3000 \$. «Ceux qui payent 10 000 \$



Christopher Moogk dans sa boutique de la rue Saint-Paul.

ne viennent pas sur la rue.» On apprécie ces précieux morceaux de papier pour leur cachet et ce qu'ils nous disent du passé. «Parfois, les noms des villes sont écrits dans la langue des Amérindiens, comme «Chicago», dans le cas de la ville de Chicago, par exemple. Ça ouvre des horizons, ça amène les gens à acquérir des connaissances nouvelles», explique M. Dionne, alors que la discussion se poursuit au café voisin, où se croisent les marchands de la rue Saint-Paul.

Cet avocat à la retraite s'y connaît en cartes. Longtemps, il les a collectionnées, avant de tout vendre pour investir dans la peinture ancienne. C'est lui qui approvisionnait M. Moogk en cartes de Paris. Deux ou trois fois par année, il se rendait dans le quartier Drouot, rue Vaugirard, ou dans les environs de Notre-Dame pour dénicher de nouvelles cartes de l'Amérique et surtout de la Nouvelle-France. Parce que évidemment, c'est ce qui intéresse le plus les gens.

«Les gens veulent quelque chose de chez eux. Dans le cas des touristes, ils veulent un souvenir de Québec.» Une façon comme une autre de se rapprocher de ses racines. Sur l'un des murs de la boutique, on peut

contempler une carte de la Normandie de 1730, conçue par Guillaume De L'Isle. «C'est intéressant parce que la plupart des familles «souche» du Québec viennent de Normandie, plus précisément du Perche ou des régions environnantes.»

La finesse et les prouesses stylistiques déployées sur ces cartes fascinent. Les noms des villes sont immortalisés par d'élégantes cursives. Ici, l'artiste a dessiné de petites buttes pour représenter des montagnes. Sur une autre carte du Canada, les Rocheuses apparaissent tout près de l'Ontario. Ce que les dessinateurs ignoraient était aussi inspirant que ce qu'ils savaient. D'ailleurs, comme le fait remarquer M. Dionne, «l'esthétique a disparu quand les connaissances sont devenues trop précises.»

Collaboratrice du Devoir

LES ANTIQUITÉS DU MATELOT

137, rue Saint-Paul
Québec

PHOTOGRAPHIE

L'âme masculine

L'âme existe-t-elle? Le photographe montréalais Claude Gauthier l'a au moins cherchée dans ses photos de modèles masculins issus de diverses sphères du monde des arts. Les photos de *Face, Body and Soul* résultent d'un travail mené en studio durant une période de quelques années. Pas de décor, sinon celui que suggèrent les jeux d'un éclairage franc et soigneusement équilibré. «La beauté à son état pur est présente dans chacune des images présentées dans ce livre», écrit le photographe dans une très courte «préface». Chose certaine, ses modèles sont souvent captés dans des poses qui dégagent un certain érotisme masculin. Les photos de Claude Gauthier, d'abord présentées dans le cadre d'une exposition en Chine, bénéficient de l'excellent travail des jeunes Editions Stromboli. — Le Devoir

Le monde tel qu'il est

L'univers de François-Marie Banier est le nôtre. Celui, précisément, qu'on se refuse de voir. Celui des pauvres gens, des miséreux, des damnés du quotidien. En guise d'accompagnement à cet album de photos exceptionnel, Erri De Luca écrit: «Je parcours les étapes où s'est arrêté François-Marie Banier et je sais que je me trouve dans une époque qui s'est donnée pour constitution d'être déloyale avec le réel, de l'accuser ou de l'absoudre sans le regarder en face.» Banier, lui, regarde la vie en face. Il voit la douleur. Et avec son appareil photo, il lui donne un nom. Hors de ce remarquable livre



qu'est *Perdre la tête* (Gallimard), «inutilement en couleur, le même monde défiguré que celui de Banier». Ce photographe est un ogre de la vie qu'il faut connaître. — Le Devoir